

**ÉCRIRE L'ANGOISSE DANS *L'AUTRE FILLE D'ANNIE*
ERNAUX**

**WRITING ANXIETY IN *THE OTHER DAUGHTER* BY ANNIE
ERNAUX**

Dre. Zohra RADDADI

Laboratoire de Recherche LARIDIAME, LR18ES23, Université de Tunis El Manar, TUNISIE

addadizohra@yahoo.fr

Réception : 30/01/2026

Acceptation : 28/04/2026

Publication : 30/05/2026

Résumé de l'article:	Abstract of the article:
L'Autre Fille d'Annie Ernaux explore le bouleversement provoqué par la découverte d'une sœur morte avant sa naissance, révélateur d'une profonde angoisse identitaire. À travers une lettre adressée à cette absente, Ernaux interroge ce que signifie être « l'autre », celle qui vient remplacer. Le secret familial ébranle le moi, suscitant culpabilité, illégitimité et sentiment de substitution. L'étude examine comment cette angoisse naît du secret, comment la lettre devient un espace d'interpellation impossible, et comment l'écriture transforme cette blessure en un travail de sens et de reconstruction de soi. Mots-clés : secret, identité, trauma, mémoire, manque, écriture réparatrice	<i>The Other Daughter</i> by nnie Ernaux explores the upheaval caused by the discovery of a sister who died before her birth, revealing a profound identity-related anxiety. Through a letter addressed to this absent sister, Ernaux questions what it means to be "the other," the one who comes as a replacement. The family secret destabilizes the self, generating guilt, feelings of illegitimacy, and a sense of substitution. This study examines how such anxiety arises from secrecy, how the letter becomes a space of impossible address, and how writing transforms this intimate wound into a process of meaning-making and self-reconstruction Keywords : secret, identity, trauma, memory, lack, reparative writing

Introduction :

Publié en 2011, *L'Autre Fille* d'Annie Ernaux s'inscrit dans le vaste projet autobiographique de l'autrice, marqué par l'exploration des zones silencieuses, des secrets familiaux et des blessures d'identité. Sous la forme d'une lettre adressée à une sœur morte avant sa naissance, ce récit met en scène une prise de parole singulière : celle d'une survivante qui tente d'habiter une place vacante et de comprendre les effets d'un secret longtemps refoulé. La découverte fortuite de l'existence de cette sœur, événement fondateur que l'œuvre décrit comme une révélation vertigineuse, ouvre chez Ernaux un espace d'angoisse où se mêlent culpabilité, illégitimité d'exister et sentiment de substitution. Le texte devient alors le lieu où s'élabore une interrogation essentielle : qu'est-ce qu'être « l'autre », celle qui vient après, celle qui ne devait pas être ?

Dans *L'Autre Fille*, Annie Ernaux transforme ainsi l'angoisse existentielle née de la découverte de la sœur disparue en une angoisse identitaire structurante, qui ébranle les catégories du moi, de la filiation et de la légitimité même d'exister. Dès lors, une question centrale se dégage : comment l'écriture, en assumant la forme d'une adresse à l'absente, permet-elle à Ernaux de mettre au jour une angoisse originaire – angoisse d'être « à la place de », d'être née en excès ou en remplacement – tout en donnant forme, sens ou contour à une identité blessée par le secret, le manque et la culpabilité ?

Afin d'éclairer cette problématique, l'analyse s'organisera en trois axes : il s'agira d'examiner d'abord comment *L'Autre Fille* fait entendre une angoisse à la fois intime et originaire, née de la découverte d'une sœur disparue qui vient fissurer l'évidence du moi. L'écriture donne corps aux secousses identitaires, aux failles et aux silences où se loge la conscience douloureuse d'une existence « en trop » ou « à la place de ». Ensuite, on étudiera la forme épistolaire comme scène d'interpellation impossible, où Ernaux convoque la morte pour mieux affronter les zones interdites du souvenir. La lettre devient un lieu où l'angoisse se dit, se défait et se reforme dans un dialogue imaginaire qui ouvre la voie à une lucidité nouvelle. Enfin, on analysera comment l'écriture, en revenant sur la blessure inaugurale, accomplit un travail de mise en sens. L'angoisse, loin d'être seulement subie, est transfigurée en une force narrative qui permet

d'approcher une vérité intime : écrire pour comprendre, pour réparer, peut-être aussi pour rendre à l'absence sa place véritable.

1. LES RÉSONANCES DE L'ANGOISSE : VACILLEMENTS DU MOI ET OMBRE PORTÉE DE L'ABSENCE

Dans *L'Autre Fille*, l'angoisse n'est pas un simple état affectif : elle constitue le point de départ d'un bouleversement ontologique qui trouble les frontières du moi. Ce vacillement trouve son origine dans une scène fondatrice, lorsque la narratrice, enfant, surprend une conversation entre sa mère et « une jeune femme du Havre qui passe les vacances avec sa petite fille de quatre ans chez ses beaux-parents ¹ ». Ce qu'elle entend – l'existence d'une sœur morte avant sa naissance – agit comme un choc inaugural. Ernaux raconte que ces mots entendus par hasard ont « tout changé » : le monde se renverse, la perception qu'elle avait d'elle-même se fissure. L'angoisse surgit ainsi d'un secret divulgué malgré lui, d'un non-dit soudain fissuré, provoquant ce que Marianne Hirsch nomme une « post-mémoire ² : une mémoire héritée, transmise par les silences et les fêlures des générations antérieures.

Cette angoisse se manifeste d'abord comme une faille identitaire. Ernaux découvre qu'avant elle, une autre enfant occupait sa place : une fille « adorée », « parfaite », idéalisée dans les récits maternels. En évoquant l'aînée comme une « petite sainte ³ », « gentille que celle-là ⁴ », la mère construit une image saturée de perfection, inscrivant la narratrice dans une position intenable : elle n'est pas elle-même, mais l'après-coup d'un manque. Ce phénomène correspond à ce que Nicolas Abraham et Maria Torok ont théorisé comme le « fantôme psychique ⁵ », héritage des secrets familiaux qui s'incarnent dans le sujet et produisent un sentiment d'usurpation ou d'illégitimité. Dans ce cadre, le texte montre que la narratrice n'existe plus comme un être unique mais comme une

¹ Annie Ernaux, *L'autre Fille*, Paris, Nil, 2011, p. 8.

² Marianne Hirsch, *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*, Columbia University Press, 2008.

³ Annie Ernaux, *L'autre Fille*, *op. cit.*, p. 9

⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁵ Nicolas Abraham et Maria Torok, *L'Écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1978.

substitution, un « remplacement », un double chargé de combler une absence. Ernaux dit ressentir sa naissance comme un geste presque intrusif : être née à la place de sa sœur. Ainsi, l'angoisse ernaldienne ne se limite pas à la douleur d'un secret dévoilé : elle génère un véritable bouleversement ontologique. Le sujet, pris dans le dédoublement entre soi et « l'autre fille », se perçoit désormais sous le signe de l'usurpation, du vide, du trop-plein ou de l'excès. Elle se trouve condamnée à habiter une place qui n'est pas tout à fait la sienne, à vivre dans l'ombre d'une enfant sanctifiée qui, bien que morte, continue d'occuper tout l'espace symbolique. C'est cette ombre, persistante et silencieuse, qui constitue le noyau de l'angoisse : une présence absente qui empêche toute stabilité du moi.

À cette angoisse d'être en trop s'ajoute une angoisse tout aussi profonde d'être en défaut, comme si la narratrice se trouvait condamnée à n'occuper qu'imparfaitement une place destinée à une autre. Cette tension identitaire repose sur une comparaison implicite mais permanente avec la sœur morte, devenue au fil du silence familial une figure idéale, presque sanctuarisée, dont l'absence même fonde la norme. Ernaux laisse entendre que cette absence agit comme un modèle inaccessible, un horizon impossible auquel elle doit pourtant se conformer. L'angoisse naît alors de cette mesure constante de soi à l'aune d'une perfection mutique : la morte, figée dans le souvenir et le non-dit, ne peut décevoir, tandis que l'enfant vivante est nécessairement marquée par l'insuffisance. C'est précisément ce décalage – cette incapacité à correspondre à ce qu'on attend d'elle – qui constitue la véritable faille identitaire. dans le souvenir et le non-dit, ne peut décevoir, tandis que l'enfant vivante est nécessairement marquée par l'insuffisance. C'est précisément ce décalage – cette incapacité à correspondre à ce qu'on attend d'elle – qui constitue la véritable faille identitaire. La phrase « Soixante ans après je n'en finis pas de buter sur ce mot, d'essayer d'en démêler les significations par rapport à toi, à eux, alors que son sens a été aussitôt fulgurant, qu'il a changé ma place en une seconde ⁶ » condense la violence durable de la révélation qui a assigné la narratrice à une position identitaire impossible. Le « mot » auquel elle se heurte encore six décennies plus tard

⁶ Annie Ernaux, *L'autre Fille*, op. cit., p. 21.

agit comme un noyau traumatique autour duquel se cristallise son angoisse d'être en défaut.

Le texte montre que cette situation crée une dissociation interne, une sorte de dédoublement. Ernaux écrit la sensation d'être « deux » : celle qu'elle est vraiment, avec ses défauts d'enfant, et celle qu'elle aurait dû être, celle qu'on attendait d'elle. Ce dédoublement rappelle la logique décrite par Winnicott autour du faux self, lorsque le sujet se plie à une identité imposée plutôt qu'à son identité vécue⁷. Chez Ernaux, cette division n'est pas seulement psychologique : elle devient une structure narrative, un mode d'énonciation qui oscille entre la voix de l'enfant et celle de l'adulte qui revisite ce trauma.

Ce dédoublement est l'un des cœurs de l'angoisse : être soi devient impossible, car être soi, c'est décevoir ce modèle absent mais omniprésent. Ainsi, l'angoisse se manifeste non comme un moment ponctuel mais comme une structure fondamentale de subjectivité – ce que Didier Anzieu qualifierait de « moi-peau fissuré ⁸ », un moi construit autour d'un manque inaugural. Cette structure se nourrit également du silence familial. Le secret, tenu comme une ombre dans la maison, crée un climat où l'angoisse circule sans se dire. Ernaux insiste sur la densité de ce non-dit : la sœur morte n'a pas de tombe évoquée, pas de photos visibles, pas de récit transmis. Elle n'existe que dans le murmure accidentel d'une conversation surprise. Ce silence renvoie à ce que Anne Ancelin Schützenberger nomme le fantôme transgénérationnel⁹ : une présence psychique issue d'un secret ou d'un trauma passé sous silence et qui se transmet malgré lui. Ce silence intensifie la charge anxieuse : l'absence devient paradoxalement trop présente, parce qu'elle n'est jamais nommée. Le non-dit agit comme un « trou noir narratif¹⁰ », pour reprendre l'expression de Dominique Rabaté, un centre vide qui organise tout le récit autour de lui.

⁷ Donald Woods Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1975.

⁸ Didier Anzieu, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.

⁹ Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux ! Transmissions et secrets de famille*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993.

¹⁰ Dominique Rabaté, *Poétiques de la voix. Une autre histoire du lyrisme*, Paris, José Corti, 1999.

L'effet le plus profond de cette angoisse est sans

doute la déstabilisation du rapport au réel. La narratrice dit à plusieurs reprises qu'elle a eu l'impression, après cette révélation, de vivre « à côté », « autrement », comme si le monde s'était légèrement déplacé. Elle regarde différemment sa mère, son père, sa propre enfance. Chaque geste, chaque scène du passé semble éclairci par la présence fantomatique de cette autre fille : rien n'était aussi simple qu'elle le croyait. L'angoisse prend ici la forme d'un tremblement des évidences : rien n'est plus stable, rien n'est plus sûr. Et dans ce basculement intérieur, une pensée surgit, presque insupportable : « l'amour que je croyais recevoir était donc faux ¹¹. » Dans cette phrase, l'angoisse se manifeste comme une déstabilisation radicale de toutes les certitudes affectives de la narratrice.

Enfin, cette angoisse identitaire s'enracine dans un sentiment de culpabilité sourde. La narratrice se sent coupable d'être vivante là où une autre est morte. Elle se sent coupable de ne pas correspondre à l'image idéale de cette sœur, coupable d'avoir pris sa place dans le cœur maternel, coupable même de ressentir de la jalousie envers une morte, ce qui est l'un des paradoxes les plus troublants du texte. Ce sentiment, Ernaux le dit sans détour : il est irrationnel, mais il structure en profondeur le rapport à soi.

Ainsi, *L'Autre Fille* fait de l'angoisse non pas un accident psychique, mais une condition originaire, une vérité intérieure révélée par la découverte de la sœur disparue. Cette angoisse déstabilise la cohérence du moi, modifie la perception de la filiation et transforme la vie en une interrogation permanente : suis-je celle que je devais être ? Suis-je même autorisée à être ?

2. LA LETTRE À L'ABSENTE : UN ESPACE D'ADRESSE POUR DIRE L'INDICIBLE

Dans *L'Autre Fille*, la forme épistolaire n'est pas un simple choix esthétique : elle constitue l'instrument même par lequel Annie Ernaux tente d'affronter ce qui, pendant des années, est demeuré indicible. S'adresser à une morte, écrire en direction de

¹¹ Annie Ernaux, *L'autre Fille*, op. cit., p. 13.

quelqu'un qui ne répondra jamais, est en soi un geste paradoxal, voire impossible. Pourtant, c'est précisément cette impossibilité qui donne à la lettre sa force. Elle devient une scène de parole où l'angoisse peut enfin se déposer, se formuler, se mettre en mots – lieu d'un dire là où, dans la famille, tout n'était que silence et esquivé.

Dès les premières lignes, la narratrice revendique ce geste d'adresse : elle écrit, « pour toi¹² », non pas sur la sœur morte mais vers elle. Cette orientation du discours crée un espace intime, tendu, presque spectral. La sœur devient destinataire mais aussi miroir : elle reflète les zones d'ombre, les secrets tués, les blessures anciennes. La lettre agit comme un dispositif où l'angoisse se retourne vers sa source, où la narratrice affronte l'origine de son malaise identitaire.

Ce geste d'adresse permet à Ernaux de dire ce que l'enfant qu'elle était n'a jamais pu formuler, comme si l'écriture offrait enfin un lieu où la parole longtemps empêchée pouvait se libérer. En choisissant la forme de la lettre, l'auteure adopte une posture à la fois intime et frontale : elle s'adresse directement à la sœur morte, celle qui a longtemps été tuée dans le silence familial. Ce choix n'est pas anodin, car la lettre instaure un rapport de voix à voix, de sujet à sujet, qui compense symboliquement l'effacement dont la narratrice a souffert durant son enfance. La lettre devient alors un espace de revanche symbolique, non pas au sens de vengeance personnelle, mais comme reconquête d'une parole dont elle a été privée par le secret, la culpabilité et l'omerta familiale.

Dans plusieurs passages, Ernaux interpelle directement sa sœur, tantôt avec douceur, tantôt avec une tension presque accusatrice, comme si elle cherchait à arracher à cette absence la vérité de sa propre histoire. Ariane Gibeau souligne que « la narration à la deuxième personne constitue la forme parfaite pour le reproche et l'accusation¹³ ». Cette remarque éclaire l'usage par Ernaux de la deuxième personne : elle permet à la narratrice de projeter sur la sœur morte un reproche qui est en réalité dirigé contre elle-même. La

¹² *Ibid.*, p. 29.

¹³ Ariane Gibeau, « "Je fais pleuvoir mes mots sur toi comme des feux d'artifices". Esthétique de la colère et discours d'accusation dans *Cru de Nefertari* Bézilaire et *Les cascadeurs de l'amour* n'ont pas droit au doublage de Martine Delvaux », dans Isabelle Boisclair et Karine Rosso (dir.), *Interpellation(s), enjeux de l'écriture au « tu »*, Montréal, Éditions Nota bene, 2018, pp. 124-125.

narration devient ainsi un espace où la culpabilité

et la jalousie peuvent être formulées sans médiation. Cette dynamique se retrouve dans le passage suivant : « entre eux et moi, maintenant il y a toi, invisible, adorée. Je suis écartée, poussée pour te faire de la place. Repoussée dans l'ombre tandis que tu plantes tout haut dans la lumière éternelle¹⁴ ». Cet extrait illustre le dédoublement de la narratrice : elle se trouve partagée entre sa propre place, marginalisée, et la place idéalisée de la sœur morte.

La seconde fonction essentielle de la lettre est de désamorcer le secret. En s'adressant à l'absente, Ernaux brise la logique familiale du non-dit. Le secret qui « planait comme une ombre dans la maison » se trouve soudain mis à nu. La lettre fait éclater le cercle du silence : elle transforme la parole volée (la révélation entendue par hasard) en parole donnée. En écrivant, la narratrice reprend possession d'un savoir qui lui avait été arraché par surprise. Elle ne subit plus la révélation ; elle la re-écrit, la re-met en forme, la rend intelligible. Le secret cesse d'être un poids muet, il devient un matériau narratif.

Enfin, la lettre permet une conversion de l'angoisse en lucidité. À mesure que le texte avance, l'adresse devient moins un cri d'angoisse qu'un mouvement de compréhension. En parlant à la sœur, la narratrice parle aussi pour elle-même. Elle met au jour ses contradictions, ses blessures, sa culpabilité, mais aussi son désir de vérité. L'écriture devient traversée, chemin, traversée du manque. La lettre ne résout pas l'angoisse – elle ne la dissipe pas – mais elle la transforme. Elle lui donne un visage, une forme, une voix. Ce qui était informulable devient dicible ; ce qui était diffus devient pensé.

Ainsi, la lettre à l'absente est bien plus qu'un procédé littéraire : elle est l'espace où l'angoisse peut enfin se dire, se réfléchir et se transmuier en savoir de soi. C'est le cœur même du processus ergographique d'Annie Ernaux : écrire pour prendre possession des zones obscures, écrire pour redonner une place à l'absence, écrire pour survivre à l'angoisse.

¹⁴ Annie Ernaux, *L'autre Fille*, op. cit., p. 21.

3. DE LA BLESSURE AU GESTE

D'ÉCRITURE : TRANSFORMER L'ANGOISSE EN SAVOIR DE SOI

Dans *L'Autre Fille*, l'écriture ne se contente pas de révéler ou de déployer l'angoisse originaire : elle devient le lieu même où cette angoisse se métamorphose, où elle se convertit en un savoir intime, presque en une forme de vérité. Ce troisième axe examine comment Annie Ernaux, en revenant sur la blessure fondatrice de l'identité – la découverte de la sœur morte – opère un geste d'élaboration qui dépasse la simple confession : un geste par lequel la douleur devient connaissance, et la culpabilité, matériau narratif.

Dès les premières pages, Ernaux expose la nature brutale et irréversible de cette blessure. Ce n'est pas seulement la mort de la sœur qui provoque une déchirure, mais le fait d'avoir appris son existence tardivement, par hasard, dans un moment non préparé. Cette brusquerie crée une lésion dans le tissu de la mémoire et de la continuité personnelle. Pourtant, ce traumatisme n'est pas raconté dans la seule perspective de la souffrance : il est réinscrit dans un processus actif de compréhension. L'écriture sert à reprendre possession d'un événement qui avait été subi.

La transformation de l'angoisse en savoir de soi se manifeste d'abord par un travail de nomination. Ernaux écrit les mots qu'on ne lui a jamais dits, elle nomme la sœur, elle nomme la douleur, elle nomme le silence familial. Nommer, c'est déjà reprendre prise ; c'est arracher la blessure au chaos affectif pour la faire entrer dans un ordre symbolique. La phrase devient un lieu d'inscription où se dépose l'émotion brute. Les formules adressées à la sœur « tu étais¹⁵ », « je me vois¹⁶ » traduisent ce mouvement d'appropriation. Nommer le manque, c'est commencer à le penser.

Ensuite, l'écriture permet un travail d'articulation, au sens presque analytique du terme. Ernaux cherche à comprendre ce que cette sœur disparue a fait d'elle : comment elle a façonné ses rapports à sa mère, à son enfance, à ses propres émotions. Elle revisite des

¹⁵ *Ibid.*, p. 7.

¹⁶ *Ibid.*, p. 38.

souvenirs à la lumière du secret : les reproches

maternels, les attentes implicites, les silences pesants. Cette relecture n'est pas un simple regard en arrière, mais un geste d'interprétation : le passé est réordonné, reconfiguré. L'identité se reconstruit dans ce regard rétrospectif où chaque fragment prend un sens nouveau. L'angoisse, ainsi relue, devient intelligible : elle n'est plus seulement vécue, elle est pensée.

La lettre fonctionne alors comme un instrument herméneutique, un outil de mise en sens de l'expérience. Ernaux construit peu à peu une sorte de cartographie intérieure où la blessure originelle cesse d'être un point aveugle. Elle montre comment la jalousie envers une morte, la culpabilité d'être celle qui a survécu, la sensation d'être un remplacement imparfait, ont traversé toute sa vie. Ce geste de lucidité est au cœur du projet autobiographique d'Ernaux : écrire comme un acte de décantation, un travail de vérité. L'écriture ne guérit pas, mais elle clarifie ; elle ne supprime pas la blessure, mais elle lui donne une forme.

Cette forme, justement, est essentielle. L'écriture, chez Ernaux, obéit à un style dépouillé, presque chirurgical. Ce dépouillement est une manière de tenir la blessure à distance tout en la fixant dans la langue. Il évite l'emphase, le pathos, pour laisser émerger la vérité nue de l'expérience. Ce style contribue à la transformation de l'angoisse : en refusant l'excès affectif, il permet une mise à plat, une sorte de mise en clarté. La phrase devient l'espace où l'émotion cesse d'être débordement pour devenir compréhension.

Enfin, la transformation de l'angoisse trouve son aboutissement dans une restitution symbolique. En écrivant à la sœur morte, Ernaux redonne à l'absente une place qu'elle n'a jamais eue : non plus la place fantasmée d'un modèle idéal, mais celle d'une figure inscrite dans la mémoire, dans la parole, dans le texte. Cette restitution permet à la narratrice de sortir du régime de comparaison implicite qui a structuré son enfance. La sœur cesse d'être un idéal oppressant ; elle devient une interlocutrice, un visage dans la langue.

Au terme de ce travail, l'angoisse, bien qu'elle demeure, n'est plus la même : elle a été traversée, élucidée, configurée. Elle s'est transformée en un savoir qui éclaire l'expérience humaine plus largement : savoir de la fragilité du lien familial, savoir de la violence du non-dit, savoir de la manière dont la vérité intime se fraye un chemin à travers l'écriture.

Ainsi, *L'Autre Fille* n'est pas seulement un récit de l'angoisse, mais un récit de sa métamorphose par l'écriture. La blessure identitaire devient le lieu d'une élaboration, l'angoisse devient un moteur de lucidité, et l'écriture, loin d'être un simple témoignage, devient un acte de reconquête de soi.

CONCLUSION :

L'Autre Fille se présente comme un texte-limite, une confrontation directe avec une angoisse originaire qui a modelé en profondeur l'identité d'Annie Ernaux. En revisitant la scène traumatique de la découverte de la sœur morte, l'autrice fait apparaître l'angoisse non comme une émotion passagère mais comme une condition fondatrice, un point d'arrachement où vacillent les catégories du moi, de la filiation et de la légitimité d'exister. Le premier axe a permis de montrer que cette angoisse, née du surgissement d'un secret familial, devient une force souterraine qui traverse l'enfance, déstabilise le sentiment d'unicité et installe la narratrice dans un état de double appartenance : être soi tout en portant la place d'une autre.

Le deuxième axe a éclairé la fonction décisive de la forme épistolaire : en s'adressant à la sœur disparue, Ernaux crée un espace de parole inédit où l'indicible peut enfin se formuler. La lettre, lieu paradoxal d'un dialogue impossible, permet d'ouvrir les vannes du silence, de confronter l'absence idéalisée, et de transformer la jalousie, la culpabilité et le manque en matériaux narratifs. L'adresse devient ainsi l'outil par lequel l'angoisse cesse d'être une masse indistincte pour devenir une expérience située, pensée et adressée.

Enfin, le troisième axe a mis en évidence le travail de transmutation que l'écriture rend possible : en revenant sur la blessure, Ernaux ne se contente pas de raconter ; elle

élabore, elle interprète, elle reconstruit. Le texte devient un instrument herméneutique par lequel l'angoisse se convertit en savoir de soi, en lucidité, en geste de restitution symbolique. L'écriture ne guérit pas l'absence, mais elle lui assigne une place, elle la rend pensable. C'est dans cette opération que réside la dimension profondément éthique du projet : écrire pour rendre justice à l'absente, mais aussi pour reprendre possession de soi.

Ainsi, *L'Autre Fille* se présente comme une traversée de l'angoisse, un mouvement qui conduit de la déstabilisation identitaire à la prise de conscience. Loin d'être effacée ou résolue, l'angoisse devient une force structurante, transformée par l'écriture en une connaissance intime, une clairvoyance qui éclaire autant la trajectoire personnelle qu'une réalité anthropologique plus large : la manière dont les secrets, les silences et les morts pèsent sur les vivants. Ernaux montre que l'écriture n'est pas seulement un lieu de mémoire, mais un lieu de vérité – un lieu où l'on apprend à vivre avec l'absence, en la nommant.

BIBLIOGRAPHIE

Abraham, N. et Torok, M. (1978). *L'Écorce et le noyau*. Flammarion.

Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Dunod.

Ben Salah, T. (2014). Annie Ernaux ou la quête de soi à travers le fragmental. Dans P. Garrigues et M. Trabelsi (dirs.), *L'écriture fragmentale*. Nouha Edition.

Crom, N. (1988). Annie Ernaux, Écrire la Vérité. *Panorama*, mai 1988.

Ernaux, A. (2000). Une place à part. Entretien avec Jacques Pécheur. *Le Français dans le monde*, 310, 26-27.

Ernaux, A. (2011). *L'autre Fille*. Nil.

Gaillard, G. (2006). Traumatisme, solitude et auto-engendrement. Annie Ernaux : L'événement. *Filigrane : écoutes psychanalytiques*, 15(1), 67-86.

Gibeau, A. (2018). « "Je fais pleuvoir mes mots sur toi comme des feux d'artifices". Esthétique de la colère et discours d'accusation dans *Cru* de Nefertari Bélizaire et *Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage* de Martine Delvaux ». Dans I. Boisclair et K. Rosso (dirs.), *Interpellation(s), enjeux de l'écriture au « tu »* (pp. 124-125). Éditions Nota bene.

Hirsch, M. (2008). *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*. Columbia University Press.

Manes Gallo, M. C. (2025). Notes sur la transmutation d'une influence : *L'autre fille* et *Mémoire de fille* de Annie Ernaux. *Cahiers de praxématique*, 83. <https://doi.org/10.4000/147hs>

Rabaté, D. (1999). *Poétiques de la voix. Une autre histoire du lyrisme*. José Corti.

Saigal, M. (2000). *L'écriture : lien de mère à fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawaf, et Annie Ernaux*. Rodopi.

Schützenberger, A. A. (1993). *Aïe, mes aïeux ! Transmissions et secrets de famille*. Desclée de Brouwer.

Thumérel, F. (2004). *Annie Ernaux : Une œuvre de l'entre-deux*. Artois Presses Université.

Winnicott, D. W. (1975). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Payot.